

D'ailleurs au recensement de 1921, le dernier, la population catholique du Canada était de 3,383,663, et sur ce nombre il fallait compter 2,452,782 de langue française.

Il en faut donc conclure pour le moins qu'il est bien difficile que dans tous les diocèses canadiens en dehors du Québec, on prétende donner la majorité aux catholiques de langue anglaise. N'arrive-t-il pas, d'ailleurs, que dans plusieurs diocèses, où nous sommes en majorité, nous ne pouvons pas toujours dire que nous avons nos églises, nos prêtres, nos écoles et nos maîtres ?

Non, s'il y a une minorité sur terre qui n'a pas à se plaindre de la majorité c'est bien celle du Québec, qu'elle soit protestante ou catholique. Dans le domaine religieux comme dans le domaine public, les Canadiens français sont généreux. S'il en était autrement, combien de nos amis irlandais n'auraient joué aucun rôle dans la vie publique canadienne ! Et cependant nous avons eu encore récemment un M. Fitzpatrick, élu une vie durant par une population française pour la représenter, devenir ministre à la place d'un Canadien français, juge de la Cour suprême, et finalement lieutenant-gouverneur de notre province française.

S'il en était autrement, y aurait-il encore tant de députés de langue anglaise pour représenter des comtés où les électeurs sont en grande majorité ou exclusivement de langue française ?

S'il en était autrement est-ce qu'un M. Charles Murphy aurait pu représenter pendant d'aussi longues années la majorité française du comté de Russell, en Ontario ?

Non, au point de vue scolaire il n'y a pas un pays au monde pour donner comme le nôtre autant d'autonomie à une minorité. Dans son domaine la minorité est chez nous absolument chez elle. Elle conduit ses affaires comme elle l'entend, selon ses besoins et ses traditions.

Il n'en est pas ainsi dans les autres provinces canadiennes. Nulle part, la minorité, qui est française cette fois, n'obtient le dixième de ce que la minorité qui est anglaise chez nous obtient sans discussion.

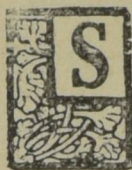
Nous sommes ainsi faits que nous aimons partager avec les autres ce que nous possédons.

Ah ! si on voulait seulement en faire autant avec nous.

Thomas POULIN.

Le meilleur trésor du ménage

(LÉGENDE ALSACIENNE.)



SUZEL, accorte et réjouie, les yeux un peu à fleur de tête, la bouche toujours entr'ouverte par le sourire, était debout sur son seuil festonné de houblon. Le vantail en était ouvert à tous, gens et bêtes ; les uns savaient y trouver l'accueil, les autres la pâture, car Suzel et son époux, maître Nicolas, bien que peu fortunés, étaient réputés pour leur bon cœur. On savait, dans le voisinage, qu'aucune querelle n'éclatait entre eux : l'homme était débonnaire et passait pour plein de sagesse ; quant à la petite femme, elle suivait fidèlement les conseils que sa mère lui avait donnés, au matin de ses noces, quand, toute rose sous le large nœud noir, elle allait échanger son toit contre celui de son époux.

— Rappelle-toi, ma belle, que la meilleure façon d'être heureuse, c'est de laisser à son mari la direction des choses du dehors, et de lui montrer toujours bon visage et belle humeur ; ainsi ai-je fait, ainsi firent, avant moi, ma mère et ma mère-grand, c'est l'habitude des femmes de chez nous.

Suzel s'était conformée sans efforts à ces sages conseils, car elle était reine en son logis, et n'avait d'autre ambition que celle de vivre en paix, entre ses marmots joufflus et l'époux qu'elle n'eût osé contredire, car il lui semblait un être supérieur, à la fois obligeant et avisé, aux actes duquel la chance finissait toujours par donner raison.

Or, un matin, maître Nicolas dit à celle de chez lui :

— Mienne, selon mon opinion, il faudrait vendre la Noiraude : nous en tirerions grand profit, et l'heure est venue de payer notre fermage.

— Mien, c'est une idée excellente, bien que la Noiraude soit brave bête, facile à traire, et remplissant exactement les devoirs de son état, car elle nous donne un veau chaque année.

Maître Nicolas revêtit sa courte veste noire, posa son chapeau bien en arrière sur ses cheveux drus, et, ayant passé un licol au coup de la vache, qui meuglait en quittant son étable, prélude au départ, en faisant de la main un adieu à ceux de sa maisonnée, deux garçons joufflus, bien à plein dans leurs culottes relevées jusqu'aux aisselles, et un poupon aux yeux mi-clos qui somnolait dans les bras de sa maman.

Le conducteur et son bétail cheminaient de concert entre les blés jaunes comme or mou-